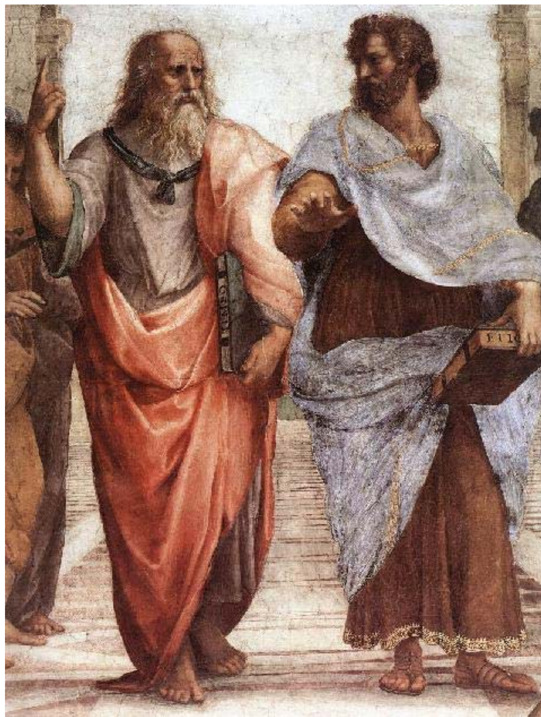
Platon

Critias



Be*Q*

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

Platon

Critias

[ou **Atlantique**]

Traduction, notices et notes

par

Émile Chambry

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Philosophie*
Volume 9 : version 1.01

Aussi, à la Bibliothèque :

Apologie de Socrate

Criton

Phédon

Le Sophiste

Le Politique

Philèbe

Timée

Théétète

Protagoras

Critias

Édition de référence :

Classiques Garnier.

Notice sur le « Critias »

Le *Critias* reprend, pour le compléter, le récit ébauché dans le *Timée,* de la guerre soutenue par les Athéniens contre les rois de l'Atlantide.

Critias commence par réclamer l'indulgence comme Timée l'avait fait avant lui. Il prétend même y avoir plus de droit que Timée ; car Timée avait à parler des choses divines, que nous ignorons, et la vraisemblance suffit aux auditeurs en de telles matières, tandis que lui va parler des choses humaines, et ici chacun se croit compétent et se montre un juge rigoureux.

Pour s'intéresser à la guerre, il est indispensable de connaître les antagonistes et de décrire les forces et le gouvernement des uns et des autres. Critias commence par les gens de son pays, les Athéniens. Quand les dieux se partagèrent le monde, Athèna et Hèphaistos reçurent en commun le lot de l'Attique. Ils y firent naître des gens de bien et leur enseignèrent l'organisation politique. Les noms de ces hommes se sont conservés, mais le souvenir de leurs actions a péri à la suite de déluges qui n'ont laissé subsister chaque fois que des montagnards illettrés. Le pays était alors

habité par trois classes de citoyens : les artisans, les agriculteurs et les guerriers, qui habitaient à part, vivaient en commun, sans rien posséder en propre et n'exigeaient des citoyens qu'ils protégeaient que le strict nécessaire. Le territoire était plus étendu qu'aujourd'hui : il allait jusqu'à l'Isthme et comprenait la Mégaride, et il s'étendait au nord jusqu'au fleuve Asopos. La qualité du sol y était sans égale et pouvait nourrir une nombreuse armée. Depuis lors, les inondations ont dénudé le pays. Il était, en ce temps-là, couvert d'une terre grasse et fertile ; les montagnes étaient revêtues de forêts, et le sol gardait les pluies, qui alimentaient des sources et des rivières.

Quant à la ville, l'aspect en a été modifié par des tremblements de terre et des pluies extraordinaires, qui ont dilué et entraîné le sol. L'acropole s'étendait du Pnyx au Lycabette, formant un plateau revêtu de terre végétale. Sur ses pentes habitaient les artisans et les laboureurs, et, sur le sommet, les guerriers qui y vivaient en commun. Les guerriers administraient le pays avec justice, et ils étaient renommés pour leur beauté et leur vertu dans le monde entier.

Avant d'aborder le sujet de l'Atlantide, Critias prévient ses auditeurs que les noms des barbares qui l'habitaient ont été traduits d'abord par les Égyptiens dans leur langue, et que Solon les a traduits de même en

langue grecque.

Dans le partage du monde, Poséidon avait obtenu l’Atlantide, île immense située au-delà des colonnes d’Hèraclès. Il y installa cinq couples de fils jumeaux qu’il avait eus de Clito, la fille du roi du pays. Ce roi habitait une montagne située au milieu d’une vaste plaine. Poséidon la fortifia en creusant autour trois enceintes circulaires concentriques, deux de terre et trois de mer, et fit jaillir au milieu de l’île deux sources abondantes, l’une d’eau froide et l’autre d’eau chaude. Il divisa le pays en dix lots en faveur de ses dix fils. L’aîné, Atlas, eut la souveraineté sur les autres, et le lot le plus beau, avec la demeure de sa mère, au centre de l’île. Cette île était d’une extrême richesse ; l’on en extrayait des métaux de toute sorte ; elle nourrissait toutes sortes d’animaux, en particulier des éléphants, et des arbres fruitiers de toute espèce.

Les habitants complétèrent l’œuvre du dieu de la mer, ils jetèrent des ponts sur les enceintes d’eau de mer pour ménager un passage vers le dehors et vers le palais royal, dont l’émulation des rois fit une merveille de grandeur et de beauté, ils creusèrent, de la mer à l’enceinte extérieure, un fossé propre à livrer passage aux plus grands navires, et à travers les enceintes de terre des tranchées assez larges pour permettre à une trière d’y passer. Ils recouvrirent ces tranchées de toits

pour qu’on pût y naviguer à couvert, ils revêtirent d’un mur de pierre le pourtour de l’île où habitait le roi et transformèrent les carrières d’où ils avaient extrait les pierres en bassins souterrains pour les vaisseaux. Sur l’acropole, se dressait un temple immense, consacré à Poséidon et à Clito. Ce temple était revêtu d’or et rempli de statues de toute sorte. Autour des sources que Poséidon avait fait jaillir, on avait construit pour les bains des bassins à ciel ouvert pour l’été, et d’autres couverts pour l’hiver. Dans les diverses enceintes on avait ménagé des temples, des jardins, des gymnases, un hippodrome, des casernes pour la garde du prince. Les arsenaux maritimes étaient pleins de trières. Un mur circulaire, distant de cinq stades de la plus grande enceinte et de son port, était couvert d’habitations pressées les unes contre les autres, et le canal et le plus grand port étaient remplis de navires venus de toutes les parties du monde.

Quant au pays lui-même, les rivages en étaient fort élevés et à pic sur la mer. Tout autour de la ville s’étendait une plaine encerclée de montagnes richement peuplées. Autour de cette plaine on avait creusé un fossé d’une longueur de 10 000 stades (1776 kilomètres). Des tranchées la coupaient en ligne droite et se déchargeaient dans ce fossé. Elles servaient au flottage du bois qu’on descendait de la montagne et au transport des marchandises venues du dehors ou du

pays même, où se faisaient annuellement deux récoltes.

En ce qui regarde l'organisation militaire, chaque district – il y en avait 60 000 – fournissait un chef et le chef à son tour fournissait des soldats de toutes armes et des marins pour une flotte qui devait compter 1200 trières.

Quant à l'organisation politique, en voici les principaux traits. Chacun des dix princes était maître absolu dans ses États. Ils s'assemblaient tous les dix tous les cinq ou six ans dans le temple de Poséidon pour délibérer sur les affaires communes et juger ceux d'entre eux qui auraient violé les lois de Poséidon. Ils égorgeaient d'abord un taureau, et ils en faisaient couler le sang sur la colonne où étaient gravées les lois ; puis remplissaient de vin un cratère où ils jetaient un caillot de sang au nom de chacun d'eux, et ils s'engageaient à obéir en tout point aux ordres de Poséidon en buvant une coupe puisée au cratère, coupe qu'ils consacraient dans le temple. La nuit venue et tous feux éteints dans le temple, chacun des princes, vêtu d'une robe d'un bleu sombre, s'asseyait dans les cendres du sacrifice pour juger ou être jugé. Au retour du jour, ils inscrivaient sur une table d'or les jugements rendus pendant la nuit. Chacun d'eux s'engageait à prêter main-forte aux autres, s'il était attaqué, à délibérer en commun et à reconnaître l'hégémonie des descendants

d'Atlas. Le roi cependant ne pouvait faire mettre à mort aucun d'eux, s'il n'avait en sa faveur plus de la moitié des voix.

Pendant de nombreuses générations, les rois de l'Atlantide obéirent aux lois. Attentifs à la seule vertu, ils supportaient aisément le fardeau de la richesse et de la puissance. Mais quand la portion divine qui était en eux s'altéra par son alliage avec la partie mortelle, ils oublièrent les prescriptions de Poséidon et cédèrent à l'ambition et à l'orgueil. Pour les ramener à la modération et à la vertu, Zeus résolut de les châtier. À cet effet, il réunit les dieux et leur dit :

Le manuscrit de Platon finit sur ces mots, et cette guerre fameuse que Critias devait raconter en détail et qui devait être l'essentiel de l'ouvrage, ne nous est connue que par ce qui en est dit dans le Timée, à savoir que les Athéniens, réduits à leurs seules forces, repoussèrent les rois de l'Atlantide, mais que leur armée périt avec eux dans le cataclysme qui engloutit l'île entière. Qu'est-ce qui empêcha Platon de terminer son ouvrage ? L'antiquité ne nous en a rien dit. Trouva-t-il la tâche au-dessus de ses forces ? Mourut-il avant de pouvoir la mener à bonne fin, ou se désintéressa-t-il de son sujet pour composer les *Lois ?* Son but avait été de justifier les utopies de la *République*, en montrant qu'elles s'étaient déjà réalisées neuf mille ans

auparavant chez les Athéniens vainqueurs des Atlantes, et de prouver qu'une petite république bien policée et vertueuse est supérieure, même à la guerre, à un grand État despotique où l'orgueil et l'ambition ont aboli la justice. Il a rempli la première partie de cette tâche. S'il a renoncé à la seconde, c'est peut-être qu'il appréhendait de trouver peu de créance chez ses lecteurs, en exposant une guerre purement imaginaire, alors qu'il pouvait arriver au même but en racontant une guerre authentique, qui intéresserait bien autrement les Athéniens, puisqu'ils en étaient les héros, la guerre où leur patriotisme et leur courage avaient triomphé d'un immense empire, assimilable à celui de l'Atlantide, l'empire des rois de Perse. Et ce récit, il l'a fait avec une admirable éloquence dans le troisième livre des *Lois,* où il a exalté la victoire des Athéniens.

Tel qu'il nous est parvenu, et tout incomplet qu'il est, le *Critias* n'en est pas moins un ouvrage très intéressant, sinon par la nouveauté des pensées et la hauteur des spéculations philosophiques, au moins par les descriptions originales et brillantes qui en sont l'essentiel. Platon a le don de rendre ses contes vraisemblables par la précision des détails empruntés à la réalité qu'il a observée autour de lui. C'est en se fondant sur les cataclysmes arrivés de son temps, tremblements de terre, fractures du sol, raz de marée, qu'il explique la transformation de l'acropole, autrefois

unie au Pnyx et au Lycabette, maintenant séparée de ces deux collines et dénudée de sa terre végétale. C'est parce qu'il a vu les montagnes se déboiser peu à peu qu'il les suppose jadis couvertes de forêts et alimentant des sources abondantes. S'il attribue ces transformations à des cataclysmes brusques, au lieu d'y reconnaître l'action lente des forces naturelles ou la main de l'homme, c'est que les observations géologiques en sont encore à leur début et les sciences naturelles en enfance.

Quant aux constructions colossales que les habitants de l'Atlantide avaient faites dans leur île, à ses canaux, à ses ports, à ses arsenaux, Platon s'est inspiré pour les dépeindre de ce qu'il avait appris de l'immense empire des Perses, des travaux exécutés en Sicile par Denys l'Ancien, ou dans les ports du Pirée et de Munychie par le fameux architecte Hippodamos de Milet. En ce qui concerne les sacrifices extraordinaires que font les dix rois de l'Atlantide, il se peut que l'imagination de Platon se soit donné libre carrière ; il se peut aussi qu'il en ait emprunté certains détails aux rites bizarres observés dans les diverses religions de la Grèce, de la Perse et de l'Égypte. En tout cas, il a réussi à tracer un tableau original et grandiose de toutes les merveilles réalisées par les Atlantes. Il voulait nous en donner une haute idée, il y a parfaitement réussi.

Sur les personnages du *Critias* nous avons dit l'essentiel dans notre notice sur le *Timée.* Il nous reste à fixer la date de la composition. Le dialogue fait immédiatement suite au *Timée* et se tient le même jour. Il est vraisemblable qu'il fut composé immédiatement après le *Timée.* Ce n'est pas, il est vrai, l'avis de M. Taylor *(Introduction au Critias,* p. 101). Il note que le *Timée* a été révisé avant d'être publié et que le *Critias* ne l'a pas été, vu les difficultés syntaxiques qu'il présente. De cette constatation et de quelques divergences de détail, il conclut que le *Critias* a été composé quelques années après le *Timée.* Mais est-ce une raison, parce que Platon n'aurait pas révisé un ouvrage qu'il n'a pas achevé, pour en conclure que cet ouvrage a été composé plusieurs années après ? Quant aux légères divergences que M. Taylor a relevées entre le *Timée* et le *Critias*, elles peuvent aisément s'expliquer, précisément parce que le *Critias* n'a pas été révisé, sans qu'il soit besoin d'admettre un si long intervalle entre les deux ouvrages.

Nous avons traduit le *Critias* sur le texte publié par M. Rivaud et nous avons fait notre profit de son introduction et de sa traduction, comme aussi de l'élégante traduction de M. Taylor, et de la traduction précise et nette de M. Bury.

Critias ou Atlantique

Personnages du dialogue

Timée, Critias, Socrate, Hermocrate, Timée

TIMÉE

Que je suis content, Socrate, de me reposer comme après un long voyage, maintenant que j'ai fini d'une manière satisfaisante la traversée de mon sujet ! À présent, je prie le dieu auquel nos discours viennent de donner la naissance, bien qu'il existe depuis longtemps[1], qu'il nous fasse la grâce de conserver parmi nos propos tous ceux qui sont vrais, et, si nous avons sans le vouloir émis quelque fausse note, de nous infliger la punition qui convient. Or la juste punition, c'est de remettre dans le ton celui qui en est sorti. Afin donc qu'à l'avenir nos discours sur la génération des dieux soient exacts, nous prions le dieu de nous accorder le plus parfait et le meilleur des correctifs, la science. Cette prière faite, je remets à Critias, comme il a été convenu, la suite du discours.

---

[1] Ce dieu, c'est l'Univers ou Ciel.

CRITIAS

Bien, Timée ; je l'accepte, mais j'en userai comme tu l'as fait toi-même en commençant : tu as demandé l'indulgence sous prétexte que tu allais traiter un grand sujet. Moi aussi, je sollicite l'indulgence, et je prétends même y avoir plus de droit que Timée, vu les questions que j'ai à traiter. J'ai bien conscience que je vais vous faire une demande fort présomptueuse et assez indiscrète ; il faut pourtant que je la fasse. Que ce que tu as dit n'ait pas été bien dit, quel homme de sens oserait le soutenir ? Mais que ce que j'ai à dire ait besoin d'une plus grande indulgence, en raison d'une plus grande difficulté, c'est ce qu'il faut essayer de montrer comme je pourrai. Et en effet, Timée, quand on parle des dieux à des hommes, il est plus facile de les satisfaire que quand on nous parle, à nous, des mortels. Car l'inexpérience et la complète ignorance des auditeurs sur des matières qui leur sont ainsi étrangères font la partie belle à qui veut en parler, et, au sujet des dieux, nous savons où nous en sommes. Mais, pour saisir plus clairement ma pensée, prenez garde à l'observation que voici. Ce que nous disons tous, tant que nous sommes, est forcément, n'est-ce pas, une imitation, une image. Considérons maintenant la fabrication des images que les peintres font des corps divins et humains, au point de vue de la facilité et de la difficulté qu'ils ont à les imiter de façon à contenter le

spectateur, et nous nous rendrons compte que, si un peintre qui peint la terre, des montagnes, des rivières, des forêts et le ciel tout entier avec ce qu'il renferme et ce qui s'y meut, est capable d'en atteindre si peu que ce soit la ressemblance, nous sommes aussitôt satisfaits. En outre, comme nous n'avons des choses de ce genre aucune connaissance précise, nous n'en examinons pas, nous n'en discutons pas les représentations ; nous nous contentons d'esquisses vagues et trompeuses. Au contraire, quand un peintre entreprend de représenter nos corps, nous percevons vivement le défaut de son dessin, parce que nous avons l'habitude de nous voir tous les jours et nous devenons des juges sévères pour celui qui ne reproduit pas entièrement tous les traits de ressemblance. C'est ce qui arrive aussi nécessairement à l'égard des discours. Quand il s'agit des choses célestes et divines, il nous suffit qu'on en parle avec quelque vraisemblance ; mais pour les choses mortelles et humaines, nous les examinons avec rigueur. Si donc, dans ce que je vais dire à l'impromptu, je ne réussis pas à rendre parfaitement ce qui convient, vous devez me le pardonner ; car il faut songer que les choses mortelles ne sont pas aisées, mais difficiles à représenter selon l'attente des spectateurs. C'est justement pour vous rappeler cela et pour demander une indulgence, non pas inférieure, mais plus grande pour l'exposition que j'ai à faire, que j'ai dit tout cela, Socrate. Si donc il vous

paraît que j'ai droit à cette faveur, accordez-la-moi de bonne grâce.

SOCRATE

Et pourquoi, Critias, hésiterions-nous à te l'accorder ? Accordons aussi la même grâce au troisième orateur, à Hermocrate. Car il est clair qu'un peu plus tard, quand il lui faudra prendre la parole, il fera la même demande que vous. Afin donc qu'il imagine un autre préambule et ne soit pas forcé d'employer le même, qu'il parle avec l'assurance que notre indulgence lui est acquise pour ce moment-là. Au reste, mon cher Critias, je t'avertis des dispositions de ton public. Le poète qui t'a précédé a obtenu auprès de lui un merveilleux succès[1]. Aussi tu auras besoin d'une indulgence sans réserve pour pouvoir prendre sa succession.

HERMOCRATE

Cet avertissement-là, Socrate, s'adresse à moi aussi bien qu'à Critias. Après tout, jamais des lâches n'ont élevé de trophée, Critias. Il te faut donc aborder bravement ton sujet, et, après avoir invoqué Apollon et

---

[1] Socrate assimile ses interlocuteurs à des auteurs dramatiques qui se disputent le prix aux Dionysies.

les Muses, nous faire connaître et chanter la vertu de tes concitoyens d'autrefois.

CRITIAS

Mon cher Hermocrate, tu es au second rang, avec un autre devant toi : voilà pourquoi tu fais encore le brave, mais tu sauras bientôt si la tâche est facile. Quoi qu'il en soit, il faut obéir à tes exhortations et à tes encouragements, et, outre les dieux que tu viens de nommer, appeler aussi les autres à mon aide et particulièrement Mnémosyne. Car on peut dire que tout ce qu'il y a de plus important dans mon sujet dépend d'elle. Si, en effet, je puis me rappeler suffisamment et vous rapporter les discours tenus autrefois par les prêtres et apportés ici par Solon, je suis à peu près sûr que cette assemblée sera d'avis que j'ai bien rempli ma tâche. C'est ce que j'ai à faire à présent et sans plus tarder.

Avant tout, rappelons-nous qu'en somme il s'est écoulé neuf mille ans depuis la guerre qui, d'après les révélations des prêtres égyptiens, éclata entre les peuples qui habitaient au-dehors par-delà les colonnes d'Héraclès et tous ceux qui habitaient en deçà. C'est cette guerre qu'il me faut maintenant raconter en détail. En deçà, c'est notre ville, dit-on, qui eut le commandement et soutint toute la guerre ; au-delà, ce

furent les rois de l'île Atlantide, île qui, nous l'avons dit, était autrefois plus grande que la Libye et l'Asie, mais qui, aujourd'hui, engloutie par des tremblements de terre, n'a laissé qu'un limon infranchissable, qui barre le passage à ceux qui cinglent d'ici vers la grande mer. Quant aux nombreux peuples barbares et à toutes les tribus grecques qui existaient alors, la suite de mon discours, en se déroulant, si je puis dire, les fera connaître au fur et à mesure qu'il les rencontrera ; mais il faut commencer par les Athéniens de ce temps-là et par les adversaires qu'ils eurent à combattre et décrire les forces et le gouvernement des uns et des autres. Et entre les deux, c'est à celui de notre pays qu'il faut donner la priorité.

Autrefois les dieux se partagèrent entre eux la terre entière, contrée par contrée et sans dispute ; car il ne serait pas raisonnable de croire que les dieux ignorent ce qui convient à chacun d'eux, ni que, sachant ce qui convient mieux aux uns, les autres essayent de s'en emparer à la faveur de la discorde[1].

Ayant donc obtenu dans ce juste partage le lot qui leur convenait, ils peuplèrent chacun leur contrée, et, quand elle fut peuplée, ils nous élevèrent, nous, leurs

---

[1] Cette affirmation de Platon est en contradiction avec ce qu'il a dit dans le *Ménexène*, 237 c-d, de la dispute de Poséidon et d'Athèna à propos de l'Attique.

ouailles et leurs nourrissons, comme les bergers leurs troupeaux, mais sans violenter nos corps, comme le font les bergers qui mènent paître leur bétail à coups de fouet ; mais, se plaçant pour ainsi dire à la poupe, d'où l'animal est le plus facile à diriger, ils le gouvernaient en usant de la persuasion comme gouvernail et maîtrisaient ainsi son âme selon leur propre dessein, et c'est ainsi qu'ils conduisaient et gouvernaient toute l'espèce mortelle.

Tandis que les autres dieux réglaient l'organisation des différents pays que le sort leur avait assignés, Héphaïstos et Athèna qui ont la même nature, et parce qu'ils sont enfants du même père, et parce qu'ils s'accordent dans le même amour de la sagesse et des arts, ayant reçu tous deux en commun notre pays, comme un lot qui leur était propre et naturellement approprié à la vertu et à la pensée, y firent naître de la terre des gens de bien et leur enseignèrent l'organisation politique. Leurs noms ont été conservés, mais leurs œuvres ont péri par la destruction de leurs successeurs et l'éloignement des temps. Car l'espèce qui chaque fois survivait, c'était, comme je l'ai dit plus haut, celle des montagnards et des illettrés, qui ne connaissaient que les noms des maîtres du pays et savaient peu de chose de leurs actions. Ces noms, il les donnaient volontiers à leurs enfants ; mais des vertus et des lois de leurs devanciers ils ne connaissaient rien, à

part quelques vagues on-dit sur chacun d'eux. Dans la disette des choses nécessaires, où ils restèrent, eux et leurs enfants, pendant plusieurs générations, ils ne s'occupaient que de leurs besoins, ne s'entretenaient que d'eux et ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé avant eux et dans les temps anciens. Les récits légendaires et la recherche des antiquités apparaissent dans les cités en même temps que le loisir, lorsqu'ils voient que certains hommes sont pourvus des choses nécessaires à la vie, mais pas auparavant. Et voilà comment les noms des anciens hommes se sont conservés sans le souvenir de leurs hauts faits. Et la preuve de ce que j'avance, c'est que les noms de Cécrops, d'Érechthée, d'Érichthonios, d'Érysichthon et la plupart de ceux des héros antérieurs à Thésée dont on ait gardé la mémoire, sont précisément ceux dont se servaient, au rapport de Solon, les prêtres égyptiens, lorsqu'ils lui racontèrent la guerre de ce temps-là. Et il en est de même des noms des femmes. En outre, la tenue et l'image de la déesse, que les hommes de ce temps-là représentaient en armes conformément à la coutume de leur temps, où les occupations guerrières étaient communes aux femmes et aux enfants, signifient que, chez tous les êtres vivants, mâles et femelles, qui vivent en société, la nature a voulu qu'ils fussent les uns et les autres capables d'exercer en commun la vertu propre à chaque espèce.

Notre pays était alors habité par les différentes classes de citoyens qui exerçaient des métiers et tiraient du sol leur subsistance. Mais celle des guerriers, séparée des autres dès le commencement par des hommes divins, habitait à part. Ils avaient tout le nécessaire pour la nourriture et l'éducation ; mais aucun d'eux ne possédait rien en propre ; ils pensaient que tout était commun entre eux tous ; mais ils n'exigeaient des autres citoyens rien au-delà de ce qui leur suffisait pour vivre, et ils exerçaient toutes les fonctions que nous avons décrites hier en parlant des gardiens que nous avons imaginés.

On disait aussi, en ce qui concerne le pays, et cette tradition est vraisemblable et véridique, tout d'abord, qu'il était borné par l'isthme et qu'il s'étendait jusqu'aux sommets du Cithéron et du Parnès[1], d'où la frontière descendait en enfermant l'Oropie sur la droite, et longeant l'Asopos à gauche, du côté de la mer[2] ; qu'ensuite la qualité du sol y était sans égale dans le monde entier, en sorte que le pays pouvait nourrir une nombreuse armée exempte des travaux de la terre. Une forte preuve de la qualité de notre terre, c'est que ce qui

---

[1] Le Cithéron est une montagne située au nord-ouest de l'Attique et le Parnès au nord-est.

[2] L'Oropie est au nord du Parnès, avec Oropos pour capitale, et l'Asopos est un fleuve de Béotie.

en reste à présent peut rivaliser avec n'importe laquelle pour la diversité et la beauté de ses fruits et sa richesse en pâturages propres à toute espèce de bétail. Mais, en ce temps-là, à la qualité de ses produits se joignait une prodigieuse abondance. Quelle preuve en avons-nous et qu'est-ce qui reste du sol d'alors qui justifie notre dire ? Le pays tout entier s'avance loin du continent dans la mer et s'y étend comme un promontoire, et il se trouve que le bassin de la mer qui l'enveloppe est d'une grande profondeur. Aussi, pendant les nombreuses et grandes inondations qui ont eu lieu pendant les neuf mille ans, car c'est là le nombre des ans qui se sont écoulés depuis ce temps-là jusqu'à nos jours, le sol qui s'écoule des hauteurs en ces temps de désastre ne dépose pas, comme dans les autres pays, de sédiment notable et, s'écoulant toujours sur le pourtour du pays, disparaît dans la profondeur des flots. Aussi comme il est arrivé dans les petites îles, ce qui reste à présent, comparé à ce qui existait alors, ressemble à un corps décharné par la maladie. Tout ce qu'il y avait de terre grasse et molle s'est écoulé et il ne reste plus que la carcasse nue du pays. Mais, en ce temps-là, le pays encore intact avait, au lieu de montagnes, de hautes collines ; les plaines qui portent aujourd'hui le nom de Phelleus[1] étaient remplies de terre grasse ; il y avait sur les montagnes de

[1] Phelleus désignait une contrée pierreuse de l'Attique.

grandes forêts, dont il reste encore aujourd’hui des témoignages visibles. Si, en effet, parmi les montagnes, il en est qui ne nourrissent plus que des abeilles, il n’y a pas bien longtemps qu’on y coupait des arbres propres à couvrir les plus vastes constructions, dont les poutres existent encore. Il y avait aussi beaucoup de grands arbres à fruits et le sol produisait du fourrage à l’infini pour le bétail. Il recueillait aussi les pluies annuelles de Zeus et ne perdait pas comme aujourd’hui l’eau qui s’écoule de la terre dénudée dans la mer, et, comme la terre était alors épaisse et recevait l’eau dans son sein et la tenait en réserve dans l’argile imperméable, elle laissait échapper dans les creux l’eau des hauteurs qu’elle avait absorbée et alimentait en tous lieux d’abondantes sources et de grosses rivières. Les sanctuaires qui subsistent encore aujourd’hui près des sources qui existaient autrefois portent témoignage de ce que j’avance à présent. Telle était la condition naturelle du pays. Il avait été mis en culture, comme on pouvait s’y attendre, par de vrais laboureurs, uniquement occupés à leur métier, amis du beau et doués d’un heureux naturel, disposant d’une terre excellente et d’une eau très abondante, et favorisés dans leur culture du sol par des saisons les plus heureusement tempérées.

Quant à la ville, voici comment elle était ordonnée en ce temps-là. D’abord l’acropole n’était pas alors

dans l’état où elle est aujourd’hui. En une seule nuit, des pluies extraordinaires, diluant le sol qui la couvrait, la laissèrent dénudée. Des tremblements de terre s’étaient produits en même temps que cette chute d’eau prodigieuse, qui fut la troisième avant la destruction qui eut lieu au temps de Deucalion. Mais auparavant, à une autre époque, telle était la grandeur de l’acropole qu’elle s’étendait jusqu’à l’Éridan et à l’Ilisos et comprenait le Pnyx, et qu’elle avait pour borne le mont Lycabette du côté qui fait face au Pnyx[1]. Elle était entièrement revêtue de terre et, sauf sur quelques points, elle formait une plaine à son sommet. En dehors de l’acropole, au pied même de ses pentes, étaient les habitations des artisans et des laboureurs qui cultivaient les champs voisins. Sur le sommet, la classe des guerriers demeurait seule autour du temple d’Athèna et d’Hèphaïstos, après avoir entouré le plateau d’une seule enceinte, comme on fait le jardin d’une seule maison. Ils habitaient la partie nord de ce plateau, où ils avaient aménagé des logements communs et des réfectoires d’hiver, et ils avaient tout ce qui convenait à leur genre de vie en commun, soit en fait d’habitations, soit en fait de temples, à l’exception de l’or et de l’argent[2] ; car ils

---

[1] L’Éridan descendait du mont Hymette et se jetait dans l’Ilisos. Le Pnyx était une colline située à l’ouest de l’Acropole et le Lycabette une haute colline au nord-est de la ville.

[2] Cf. *République*, 416 d sqq et *Lois*, 801 b.

ne faisaient aucun usage de ces métaux en aucun cas. Attentifs à garder le juste milieu entre le faste et la pauvreté servile, ils se faisaient bâtir des maisons décentes, où ils vieillissaient, eux et les enfants de leurs enfants, et qu'ils transmettaient toujours les mêmes à d'autres pareils à eux. Quant à la partie sud, lorsqu'ils abandonnaient en été, comme il est naturel, leurs jardins, leurs gymnases, leurs réfectoires, elle leur en tenait lieu. Sur l'emplacement de l'acropole actuelle, il y avait une source qui fut engorgée par les tremblements de terre et dont il reste les minces filets d'eau qui ruissellent du pourtour ; mais elle fournissait alors à toute la ville une eau abondante, également saine en hiver et en été. Tel était le genre de vie de ces hommes qui étaient à la fois les gardiens de leurs concitoyens et les chefs avoués des autres Grecs. Ils veillaient soigneusement à ce que leur nombre, tant d'hommes que de femmes, déjà en état ou encore en état de porter les armes, fût, autant que possible, constamment le même, c'est-à-dire environ vingt mille.

Voilà donc quels étaient ces hommes et voilà comment ils administraient invariablement, selon les règles de la justice, leur pays et la Grèce. Ils étaient renommés dans toute l'Europe et toute l'Asie pour la beauté de leurs corps et les vertus de toute sorte qui ornaient leurs âmes, et ils étaient les plus illustres de tous les hommes d'alors. Quant à la condition et à la

primitive histoire de leurs adversaires, si je n'ai pas perdu le souvenir de ce que j'ai entendu raconter étant encore enfant, c'est ce que je vais maintenant vous exposer, pour en faire partager la connaissance aux amis que vous êtes.

Mais, avant d'entrer en matière, j'ai encore un détail à vous expliquer, pour que vous ne soyez pas surpris d'entendre des noms grecs appliqués à des barbares. Vous allez en savoir la cause. Comme Solon songeait à utiliser ce récit pour ses poèmes, il s'enquit du sens des noms, et il trouva que ces Égyptiens, qui les avaient écrits les premiers, les avaient traduits dans leur propre langue. Lui-même, reprenant à son tour le sens de chaque nom, le transporta et transcrivit dans notre langue. Ces manuscrits de Solon étaient chez mon grand-père et sont encore chez moi à l'heure qu'il est, et je les ai appris par cœur étant enfant. Si donc vous entendez des noms pareils à ceux de chez nous, que cela ne vous cause aucun étonnement : vous en savez la cause.

Et maintenant voici à peu près de quelle manière commença ce long récit. Nous avons déjà dit, au sujet du tirage au sort que firent les dieux, qu'ils partagèrent toute la terre en lots plus ou moins grands suivant les pays et qu'ils établirent en leur honneur des temples et des sacrifices. C'est ainsi que Poséidon, ayant eu en

partage l'île Atlantide, installa des enfants qu'il avait eus d'une femme mortelle dans un endroit de cette île que je vais décrire. Du côté de la mer, s'étendait, par le milieu de l'île entière, une plaine qui passe pour avoir été la plus belle de toutes les plaines et fertile par excellence. Vers le centre de cette plaine, à une distance d'environ cinquante stades, on voyait une montagne qui était partout de médiocre altitude. Sur cette montagne habitait un de ces hommes qui, à l'origine, étaient, en ce pays, nés de la terre. Il s'appelait Événor et vivait avec une femme du nom de Leucippe. Ils engendrèrent une fille unique, Clito, qui venait d'atteindre l'âge nubile, quand son père et sa mère moururent. Poséidon, s'en étant épris, s'unit à elle et fortifia la colline où elle demeurait, en en découpant le pourtour par des enceintes faites alternativement de mer et de terre, les plus grandes enveloppant les plus petites. Il en traça deux de terre et trois de mer et les arrondit en partant du milieu de l'île, dont elles étaient partout à égale distance, de manière à rendre le passage infranchissable aux hommes ; car on ne connaissait encore en ce temps-là ni vaisseaux ni navigation. Lui-même embellit l'île centrale, chose aisée pour un dieu. Il fit jaillir du sol deux sources d'eau, l'une chaude et l'autre froide, et fit produire à la terre des aliments variés et abondants. Il engendra cinq couples de jumeaux mâles, les éleva, et, ayant partagé l'île entière de l'Atlantide en dix portions,

il attribua au premier né du couple le plus vieux la demeure de sa mère et le lot de terre alentour, qui était le plus vaste et le meilleur ; il l'établit roi sur tous ses frères et, de ceux-ci, fit des souverains, en donnant à chacun d'eux un grand nombre d'hommes à gouverner et un vaste territoire. Il leur donna des noms à tous. Le plus vieux, le roi, reçut le nom qui servit à désigner l'île entière et la mer qu'on appelle Atlantique, parce que le premier roi du pays à cette époque portait le nom d'Atlas. Le jumeau né après lui, à qui était échue l'extrémité de l'île du côté des colonnes d'Héraclès, jusqu'à la région qu'on appelle aujourd'hui Gadirique en ce pays, se nommait en grec Eumèlos et en dialecte indigène Gadire[1], mot d'où la région a sans doute tiré son nom. Les enfants du deuxième couple furent appelés, l'un Amphérès, l'autre Évaimon. Du troisième couple, l'aîné reçut le nom de Mnèseus, le cadet celui d'Autochthon. Du quatrième, le premier né fut nommé Élasippos, le deuxième Mèstor ; à l'aîné du cinquième groupe on donna le nom d'Azaès, au cadet celui de Diaprépès. Tous ces fils de Poséidon et leurs descendants habitèrent ce pays pendant de longues générations. Ils régnaient sur beaucoup d'autres îles de l'Océan et, comme je l'ai déjà dit, ils étendaient en outre leur empire, de ce côté-ci, à l'intérieur du détroit,

---

[1] Gadire, c'est Cadix, et le pays gadirique est celui des Gaditains.

jusqu'à l'Égypte et à la Tyrrhénie.

La race d'Atlas devint nombreuse et garda les honneurs du pouvoir. Le plus âgé était roi, et, comme il transmettait toujours le sceptre au plus âgé de ses fils, ils conservèrent la royauté pendant de nombreuses générations. Ils avaient acquis des richesses immenses, telles qu'on n'en vit jamais dans aucune dynastie royale et qu'on n'en verra pas facilement dans l'avenir. Ils disposaient de toutes les ressources de leur cité et de toutes celles qu'il fallait tirer de la terre étrangère. Beaucoup leur venaient du dehors, grâce à leur empire, mais c'est l'île elle-même qui leur fournissait la plupart des choses à l'usage de la vie, en premier lieu tous les métaux, solides ou fusibles, qu'on extrait des mines, et en particulier une espèce dont nous ne possédons plus que le nom, mais qui était alors plus qu'un nom et qu'on extrayait de la terre en maint endroit de l'île, l'orichalque[1], le plus précieux, après l'or, des métaux alors connus. Puis tout ce que la forêt fournit de matériaux pour les travaux des charpentiers, l'île le produisait aussi en abondance. Elle nourrissait aussi abondamment les animaux domestiques et sauvages. On y trouvait même une race d'éléphants très nombreuse ; car elle offrait une plantureuse pâture non

---

[1] Qu'est-ce que ce métal qui a disparu ? Il est impossible de le deviner, puisque Platon dit que ce n'est plus qu'un nom.

seulement à tous les autres animaux qui paissent au bord des marais, des lacs et des rivières, ou dans les forêts, ou dans les plaines, mais encore également à cet animal, qui par nature est le plus gros et le plus vorace. En outre, tous les parfums que la terre nourrit à présent, en quelque endroit que ce soit, qu'ils viennent de racines ou d'herbes ou de bois, ou de sucs distillés par les fleurs ou les fruits, elle les produisait et les nourrissait parfaitement, et aussi les fruits cultivés et les secs, dont nous usons pour notre nourriture, et tous ceux dont nous nous servons pour compléter nos repas, et que nous désignons par le terme général de légumes, et ces fruits ligneux qui nous fournissent des boissons, des aliments et des parfums, et ce fruit à écailles et de conservation difficile, fait pour notre amusement et notre plaisir, et tous ceux que nous servons après le repas pour le soulagement et la satisfaction de ceux qui souffrent d'une pesanteur d'estomac, tous ces fruits, cette île sacrée qui voyait alors le soleil, les produisait magnifiques, admirables, en quantités infinies[1]. Avec toutes ces richesses qu'ils tiraient de la terre, les habitants construisirent les temples, les palais des rois, les ports, les chantiers maritimes, et ils embellirent tout le reste du pays dans l'ordre que je vais dire.

---

[1] Il est difficile de spécifier de quels fruits Platon a voulu parler. M. Rivaud note qu'il s'agit peut-être de l'olive, de la grenade et du citron.

Ils commencèrent par jeter des ponts sur les fossés d’eau de mer qui entouraient l’antique métropole, pour ménager un passage vers le dehors et vers le palais royal. Ce palais, ils l’avaient élevé dès l’origine à la place habitée par le dieu et par leurs ancêtres. Chaque roi, en le recevant de son prédécesseur, ajoutait à ses embellissements et mettait tous ses soins à le surpasser, si bien qu’ils firent de leur demeure un objet d’admiration par la grandeur et la beauté de leurs travaux. Ils creusèrent depuis la mer jusqu’à l’enceinte extérieure un canal de trois plèthres de large, de cent pieds de profondeur et de cinquante stades de longueur, et ils ouvrirent aux vaisseaux venant de la mer une entrée dans ce canal, comme dans un port, en y ménageant une embouchure suffisante pour que les plus grands vaisseaux y pussent pénétrer. En outre, à travers les enceintes de terre qui séparaient celles d’eau de mer, vis-à-vis des ponts, ils ouvrirent des tranchées assez larges pour permettre à une trière de passer d’une enceinte à l’autre, et par-dessus ces tranchées ils mirent des toits pour qu’on pût naviguer dessous ; car les parapets des enceintes de terre étaient assez élevés au-dessus de la mer. Le plus grand des fossés circulaires, celui qui communiquait avec la mer, avait trois stades de largeur, et l’enceinte de terre qui lui faisait suite en avait autant. Des deux enceintes suivantes, celle d’eau avait une largeur de deux stades et celle de terre était

encore égale à celle d'eau qui la précédait ; celle qui entourait l'île centrale n'avait qu'un stade. Quant à l'île où se trouvait le palais des rois, elle avait un diamètre de cinq stades. Ils revêtirent d'un mur de pierre le pourtour de cette île, les enceintes et les deux côtés du pont, qui avait une largeur d'un plèthre. Ils mirent des tours et des portes sur les ponts et à tous les endroits où passait la mer. Ils tirèrent leurs pierres du pourtour de l'île centrale et de dessous les enceintes, à l'extérieur et à l'intérieur ; il y en avait des blanches, des noires et des rouges. Et tout en extrayant les pierres, ils construisirent des bassins doubles creusés dans l'intérieur du sol, et couverts d'un toit par le roc même. Parmi ces constructions les unes étaient d'une seule couleur ; dans les autres, ils entremêlèrent les pierres de manière à faire un tissu varié de couleurs pour le plaisir des yeux, et leur donnèrent ainsi un charme naturel. Ils revêtirent d'airain, en guise d'enduit, tout le pourtour du mur qui entourait l'enceinte la plus extérieure ; d'étain fondu celui de l'enceinte intérieure, et celle qui entourait l'acropole elle-même d'orichalque aux reflets de feu.

Le palais royal, à l'intérieur de l'acropole, avait été agencé comme je vais dire. Au centre même de l'acropole il y avait un temple consacré à Clito et à Poséidon. L'accès en était interdit et il était entouré d'une clôture d'or. C'est là qu'à l'origine ils avaient

engendré et mis au jour la race des dix princes. C'est là aussi qu'on venait chaque année des dix provinces qu'ils s'étaient partagées offrir à chacun d'eux les sacrifices de saison. Le temple de Poséidon lui-même était long d'un stade, large de trois plèthres et d'une hauteur proportionnée à ces dimensions ; mais il avait dans son aspect quelque chose de barbare. Le temple tout entier, à l'extérieur, était revêtu d'argent, hormis les acrotères, qui l'étaient d'or ; à l'intérieur, la voûte était tout entière d'ivoire émaillé d'or, d'argent et d'orichalque ; tout le reste, murs, colonnes et pavés, était garni d'orichalque. On y avait dressé des statues d'or, en particulier celle du dieu, debout sur un char, conduisant six chevaux ailés, et si grand que sa tête touchait la voûte, puis, en cercle autour de lui, cent Néréides[1] sur des dauphins ; car on croyait alors qu'elles étaient au nombre de cent ; mais il y avait aussi beaucoup d'autres statues consacrées par des particuliers. Autour du temple, à l'extérieur, se dressaient les statues d'or de toutes les princesses et de tous les princes qui descendaient des dix rois et beaucoup d'autres grandes statues dédiées par les rois et les particuliers, soit de la ville même, soit des pays du dehors soumis à leur autorité. Il y avait aussi un autel dont la grandeur et le travail étaient en rapport avec tout

---

[1] Selon la tradition ordinaire, elles étaient au nombre de cinquante.

cet appareil, et tout le palais de même était proportionné à la grandeur de l'empire, comme aussi aux ornements du temple.

Les deux sources, l'une d'eau froide et l'autre d'eau chaude, avaient un débit considérable et elles étaient, chacune, merveilleusement adaptées aux besoins des habitants par l'agrément et la vertu de leurs eaux. Ils les avaient entourées de bâtiments et de plantations d'arbres appropriées aux eaux. Ils avaient construit tout autour des bassins, les uns à ciel ouvert, les autres couverts, destinés aux bains chauds en hiver. Les rois avaient les leurs à part, et les particuliers aussi ; il y en avait d'autres pour les femmes et d'autres pour les chevaux et les autres bêtes de somme, chacun d'eux étant disposé suivant sa destination. Ils conduisaient l'eau qui s'en écoulait dans le bois sacré de Poséidon, où il y avait des arbres de toutes essences, d'une grandeur et d'une beauté divines, grâce à la qualité du sol ; puis ils la faisaient écouler dans les enceintes extérieures par des aqueducs qui passaient sur les ponts. Là, on avait aménagé de nombreux temples dédiés à de nombreuses divinités, beaucoup de jardins et beaucoup de gymnases, les uns pour les hommes, les autres pour les chevaux, ces derniers étant construits à part dans chacune des deux îles formées par les enceintes circulaires. Entre autres, au milieu de la plus grande île, on avait réservé la place d'un hippodrome d'un stade de

large, qui s’étendait en longueur sur toute l’enceinte, pour le consacrer aux courses de chevaux. Autour de l’hippodrome, il y avait, de chaque côté, des casernes pour la plus grande partie de la garde. Ceux des gardes qui inspiraient le plus de confiance tenaient garnison dans la plus petite des deux enceintes, qui était aussi la plus près de l’acropole, et à ceux qui se distinguaient entre tous par leur fidélité on avait assigné des quartiers à l’intérieur de l’acropole autour des rois mêmes.

Les arsenaux étaient pleins de trières et de tous les agrès nécessaires aux trières, le tout parfaitement apprêté. Et voilà comment tout était disposé autour du palais des rois.

Quand on avait traversé les trois ports extérieurs, on trouvait un mur circulaire commençant à la mer et partout distant de cinquante stades de la plus grande enceinte et de son port. Ce mur venait fermer au même point l’entrée du canal du côté de la mer. Il était tout entier couvert de maisons nombreuses et serrées les unes contre les autres, et le canal et le plus grand port étaient remplis de vaisseaux et de marchands venus de tous les pays du monde et de leur foule s’élevaient jour et nuit des cris, du tumulte et des bruits de toute espèce.

Je viens de vous donner un rapport assez fidèle de ce que l’on m’a dit jadis de la ville et du vieux palais. À présent il me faut essayer de rappeler quel était le

caractère du pays et la forme de son organisation. Tout d'abord, on m'a dit que tout le pays était très élevé et à pic sur la mer, mais que tout autour de la ville s'étendait une plaine qui l'entourait et qui était elle-même encerclée de montagnes descendant jusqu'à la mer ; que sa surface était unie et régulière, qu'elle était oblongue en son ensemble, qu'elle mesurait sur un côté trois mille stades et à son centre, en montant de la mer, deux mille. Cette région était, dans toute la longueur de l'île, exposée au midi et à l'abri des vents du nord. On vantait alors les montagnes qui l'entouraient, comme dépassant en nombre, en grandeur et en beauté toutes celles qui existent aujourd'hui. Elles renfermaient un grand nombre de riches villages peuplés de périèques[1], des rivières, des lacs et des prairies qui fournissaient une pâture abondante à tous les animaux domestiques et sauvages et des bois nombreux et d'essences variées amplement suffisants pour toutes les sortes d'ouvrages de l'industrie.

Or cette plaine avait été, grâce à la nature et aux travaux d'un grand nombre de rois au cours de longues générations, aménagée comme je vais dire. Elle avait la forme d'un quadrilatère généralement rectiligne et oblong ; ce qui lui manquait en régularité avait été

[1] Platon assimile les habitants de ces villages aux périèques, habitants libres d'une ville laconienne autre que Sparte.

corrigé par un fossé creusé sur son pourtour. En ce qui regarde la profondeur, la largeur et la longueur de ce fossé, il est difficile de croire qu'il ait eu les proportions qu'on lui prête, si l'on considère que c'était un ouvrage fait de main d'homme, ajouté aux autres travaux. Il faut cependant répéter ce que nous avons ouï dire : il avait été creusé à la profondeur d'un plèthre, sa largeur était partout d'un stade, et, comme sa longueur embrassait toute la plaine, elle montait à dix mille stades. Il recevait les cours d'eau qui descendaient des montagnes, faisait le tour de la plaine, aboutissait à la ville par ses deux extrémités, d'où on le laissait s'écouler dans la mer. De la partie haute de la ville partaient des tranchées d'environ cent pieds de large, qui coupaient la plaine en ligne droite et se déchargeaient dans le fossé près de la mer ; de l'une à l'autre il y avait un intervalle de cent stades. Elles servaient au flottage des bois descendus des montagnes vers la ville et au transport par bateaux des autres productions de chaque saison, grâce à des canaux qui partaient des tranchées et les faisaient communiquer obliquement les unes avec les autres et avec la ville. Notez qu'il y avait tous les ans deux récoltes, parce que l'hiver on utilisait les pluies de Zeus, et en été, les eaux qui jaillissent de la terre, qu'on amenait des tranchées.

En ce qui regarde le nombre de soldats que devait fournir la plaine en cas de guerre, on avait décidé que

chaque district fournirait un chef. La grandeur du district était de dix fois dix stades et il y en avait en tout six myriades. Quant aux hommes à tirer des montagnes et du reste du pays, leur nombre, à ce qu'on m'a dit, était infini ; ils avaient tous été répartis par localités et par villages entre ces districts sous l'autorité des chefs. Or le chef avait ordre de fournir pour la guerre la sixième partie d'un char de combat, en vue d'en porter l'effectif à dix mille ; deux chevaux et leurs cavaliers ; en outre un attelage de deux chevaux, sans char, avec un combattant armé d'un petit bouclier et un conducteur des deux chevaux porté derrière le combattant, plus deux hoplites, des archers et des frondeurs au nombre de deux pour chaque espèce, des fantassins légers lanceurs de pierres et de javelots au nombre de trois pour chaque espèce, et quatre matelots pour remplir douze cents navires[1]. C'est ainsi qu'avait été réglée l'organisation militaire de la ville royale. Pour les neuf autres provinces, chacune avait son organisation particulière, dont l'explication demanderait beaucoup de temps.

Le gouvernement et les charges publiques avaient été réglés à l'origine de la manière suivante. Chacun des dix rois dans son district et dans sa ville avait tout

---

[1] C'est juste le nombre des trières que Xerxès avait équipées contre la Grèce.

pouvoir sur les hommes et sur la plupart des lois : il punissait et faisait mettre à mort qui il voulait. Mais leur autorité l'un sur l'autre et leurs relations mutuelles étaient réglées sur les instructions de Poséidon, telles qu'elles leur avaient été transmises par la loi, et par les inscriptions gravées par les premiers rois sur une colonne d'orichalque, placée au centre de l'île dans le temple de Poséidon. C'est dans ce temple qu'ils s'assemblaient tous les cinq ans ou tous les six ans alternativement, accordant le même honneur au pair et à l'impair. Dans cette assemblée, ils délibéraient sur les affaires communes, ils s'enquéraient si l'un d'eux enfreignait la loi et le jugeaient. Au moment de porter leur jugement, ils se donnaient d'abord les uns aux autres des gages de leur foi de la manière suivante. Il y avait dans l'enceinte du temple de Poséidon des taureaux en liberté. Les dix rois, laissés seuls, priaient le dieu de leur faire capturer la victime qui lui serait agréable, après quoi ils se mettaient en chasse avec des bâtons et des nœuds coulants, sans fer. Ils amenaient alors à la colonne le taureau qu'ils avaient pris, l'égorgeaient à son sommet et faisaient couler le sang sur l'inscription. Sur la colonne, outre les lois, un serment était gravé, qui proférait de terribles imprécations contre ceux qui désobéiraient. Lors donc qu'ils avaient sacrifié suivant leurs lois, ils consacraient tout le corps du taureau, puis, remplissant de vin un

cratère, ils y jetaient au nom de chacun d'eux un caillot de sang et portaient le reste dans le feu, après avoir purifié le pourtour de la colonne. Puisant ensuite dans le cratère avec des coupes d'or, ils faisaient une libation sur le feu en jurant qu'ils jugeraient conformément aux lois inscrites sur la colonne et puniraient quiconque les aurait violées antérieurement, qu'à l'avenir ils n'enfreindraient volontairement aucune des prescriptions écrites et ne commanderaient et n'obéiraient à un commandement que conformément aux lois de leur père. Lorsque chacun d'eux avait pris cet engagement pour lui-même et sa descendance, il buvait et consacrait sa coupe dans le temple du dieu ; puis il s'occupait du dîner et des cérémonies nécessaires. Quand l'obscurité était venue et que le feu des sacrifices était refroidi, chacun d'eux revêtait une robe d'un bleu sombre de toute beauté, puis ils s'asseyaient à terre dans les cendres du sacrifice où ils avaient prêté serment, et, pendant la nuit, après avoir éteint tout le feu dans le temple, ils étaient jugés ou jugeaient, si quelqu'un en accusait un autre d'avoir enfreint quelque prescription. Leurs jugements rendus, ils les inscrivaient, au retour de la lumière, sur une table d'or, et les dédiaient avec leurs robes, comme un mémorial. Il y avait en outre beaucoup d'autres lois particulières relatives aux prérogatives de chacun des rois, dont les plus importantes étaient de ne jamais

porter les armes les uns contre les autres, de se réunir pour se prêter main-forte, dans le cas où l'un d'eux entreprendrait de détruire l'une des races royales dans son État, de délibérer en commun, comme leurs prédécesseurs, sur les décisions à prendre touchant la guerre et les autres affaires, mais en laissant l'hégémonie à la race d'Atlas. Le roi n'était pas maître de condamner à mort aucun de ceux de sa race, sans l'assentiment de plus de la moitié des dix rois.

Telle était la formidable puissance qui existait alors en cette contrée, et que le dieu assembla et tourna contre notre pays, pour la raison que voici. Pendant de nombreuses générations, tant que la nature du dieu se fit sentir suffisamment en eux, ils obéirent aux lois et restèrent attachés au principe divin auquel ils étaient apparentés. Ils n'avaient que des pensées vraies et grandes en tout point, et ils se comportaient avec douceur et sagesse en face de tous les hasards de la vie et à l'égard les uns des autres. Aussi, n'ayant d'attention qu'à la vertu, faisaient-ils peu de cas de leurs biens et supportaient-ils aisément le fardeau qu'était pour eux la masse de leur or et de leurs autres possessions. Ils n'étaient pas enivrés par les plaisirs de la richesse et, toujours maîtres d'eux-mêmes, ils ne s'écartaient pas de leur devoir. Tempérants comme ils étaient, ils voyaient nettement que tous ces biens aussi s'accroissaient par l'affection mutuelle unie à la vertu,

et que, si on s’y attache et les honore, ils périssent eux-mêmes et la vertu avec eux. Tant qu’ils raisonnèrent ainsi et gardèrent leur nature divine, ils virent croître tous les biens dont j’ai parlé. Mais quand la portion divine qui était en eux s’altéra par son fréquent mélange avec un élément mortel considérable et que le caractère humain prédomina, incapables dès lors de supporter la prospérité, ils se conduisirent indécemment, et à ceux qui savent voir, ils apparurent laids, parce qu’ils perdaient les plus beaux de leurs biens les plus précieux, tandis que ceux qui ne savent pas discerner ce qu’est la vraie vie heureuse les trouvaient justement alors parfaitement beaux et heureux, tout infectés qu’ils étaient d’injustes convoitises et de l’orgueil de dominer. Alors le dieu des dieux, Zeus, qui règne suivant les lois et qui peut discerner ces sortes de choses, s’apercevant du malheureux état d’une race qui avait été vertueuse, résolut de les châtier pour les rendre plus modérés et plus sages. À cet effet, il réunit tous les dieux dans leur demeure, la plus précieuse, celle qui, située au centre de tout l’univers, voit tout ce qui participe à la génération, et, les ayant rassemblés, il leur dit :...

[Le manuscrit de Platon finit sur ces mots. Cf. p. 544]

Table

Notice sur le « Critias » 5
Critias ou Atlantique 14

Cet ouvrage est le 9[e] publié
dans la collection *Philosophie*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.